



**Incidents, 1996/1997**

Igor & Svetlana Kopystiansky  
 Installation vidéo, 14'56  
 Courtesy Lisson Gallery, Londres  
 © ADAGP, Paris, 2010.

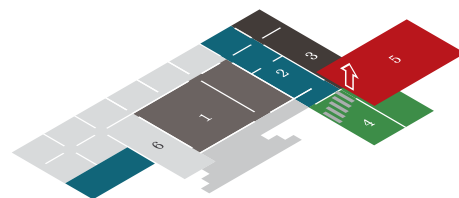
**Deux ou trois gouttes de l'auteur  
 n'ont rien à voir avec la sauvagerie Kelly**

Erik Dietman  
 Mine, graphite, encre et craie  
 sur papier marouflé sur toile  
 150,4 x 98,3 cm  
 Collection José Martinez, Lyon  
 © ADAGP, Paris, 2010

**Catalogues d'exposition :**

Erik Dietman, *Dessins sans regarder*,  
 éd. Silvana, 18 €  
 Adrian Schiess  
 Un-Deux... Quatre Éditions

1. Loris Cecchini
2. Igor & Svetlana Kopystiansky
3. Adrian Schiess
4. Local Line 1
5. Erik Dietman
6. Consommables



Musée d'Art Moderne de Saint-Étienne Métropole

La Terrasse - BP 80241  
 42006 Saint-Étienne Cedex 1  
 Tél. +33 (0)4 77 79 52 52  
 mam@agglo-st-etienne.fr  
 www.mam-st-etienne.fr

Ouvert tous les jours de 10h à 18h, sauf le mardi.



MUSEE D'ART MODERNE  
 SAINT-ETIENNE METROPOLE

**GUIDE  
 DU  
 VISITEUR  
 05B**

**Erik  
 DIETMAN**  
*Dessins sans regarder*

**Adrian  
 SCHIESS**

**Igor & Svetlana  
 KOPYSTIANSKY**  
*Double Fiction/Fiction Double*

6 février - 18 avril 2010

# Igor & Svetlana KOPYSTIANSKY

*Double Fiction/Fiction Double*

Igor (1954, Ukraine) et Svetlana (1950, Russie) Kopystiansky vivent à New York depuis 1988. Leur travail, enraciné dans la compréhension et la connaissance profonde de pratiques historiques telles que le constructivisme et le théâtre d’avant-garde, se révèle puissamment poétique et ludique. Les œuvres récentes traitent de la question du temps et mettent en scène le théâtre et le drame de façon très simple, alors que des stratégies conceptuelles sont activées au service d’une fascination pour la qualité visuelle et tactile d’objets du quotidien. Les films ne racontent rien, ils montrent du temps et de l’espace matérialisés avec une économie de moyens remarquables, au service d’un faisceau d’interprétations dont l’issue reste inconnue.

*Fog* (Brouillard, 2000) est un film tourné sur les bords de l’Hudson, en plein brouillard, à partir de deux lieux différents. Deux séquences s’enchaînent donc, mais le brouillard efface le déplacement de la caméra. Le temps se déroule de manière constante, mais aucun repère visuel ne vient indiquer le passage du temps.

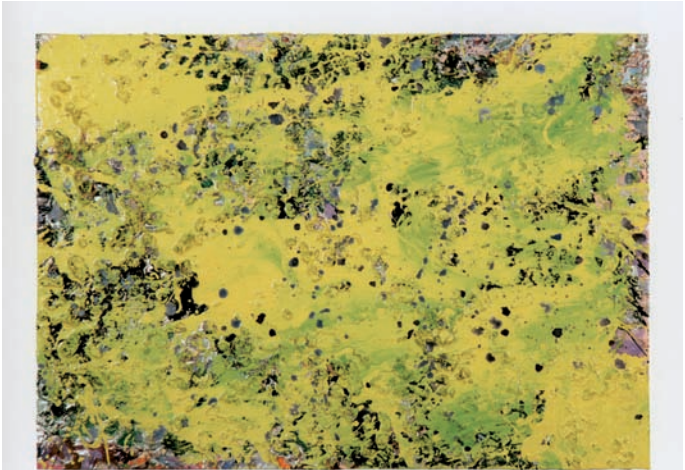
*Incidents* (1996/1997) est un film tourné dans les rues de New York, près de l’atelier des artistes sur une période de deux années. Centrés sur les questions d’échelle et du mouvement d’objets quotidiens en milieu urbain, les Kopystiansky ont capté au hasard les incidents, les jeux du vent sur les rebuts de notre activité et de notre consommation : sacs plastiques et autres déchets sont transformés en acteurs plus grands que nature et prennent une dimension sculpturale, le gros plan éliminant tout contexte ou narration.

*The Day before Tomorrow* (La veille de demain, 1999) propose une projection de diapositives sur deux écrans, des images choisies parmi des centaines de photos en noir et blanc prises à partir de deux appareils, l’un tenu par Svetlana, l’autre par Igor. Ceux-ci se tiennent côte à côte à quelques centimètres de distance et photographient, de façon instinctive et aléatoire, mais dans un mouvement le plus synchronisé possible, ce qui se joue de façon informelle tous les jours sur les trottoirs de New York. Les gens arrivent, repartent, s’arrêtent un moment pour discuter. Très peu de personnes occupent la scène, et le spectacle du monde est particulièrement non-spectaculaire. La différence entre les séquences sur chacun des écrans peut s’apparenter à la différence entre une vision de l’œil droit et de l’œil gauche, comme si le couple séparait les constituants de la vision binoculaire sans synthèse possible.

*Crossroad* (Carrefour, 2009) est une projection sur quatre écrans, tournée dans les rues de Manhattan. Chacun des quatre écrans comporte deux images, avec des fondus enchaînés entre les plans, renforçant un effet croissant de dislocation du temps et du lieu. Chaque site montré est différent mais tous partagent ce flux et ce reflux temporel de personnes, de véhicules, présences caractéristiques et communes à nombre de nos grandes villes.

Parmi les quatre films proposés en salle de conférence, on retrouve des projets élaborés à partir de séquences trouvées (*Pink and White*, 2006, avec ses actions silencieuses, banales, élémentaires), d’autres plus proches d’un cinéma narratif classique (*Spellbound*, 2009 et *Birds*, 2008), avec toujours des jeux de séquences superposées, ou remontées à l’envers.

# Adrian SCHIESS



**Mimosen, 2008**

Acrylique sur nylon
100 × 120 cm
Courtesy de l’artiste

les plus récentes, faites à partir de photographies scannées de ses propres peintures, un détail est très agrandi, puis imprimé sur une toile. Impossible de faire une mise au point, tout est flou, velouté, dans cet échantillon d’un fragment du monde.

« *Adrian Schiess pose la question de la vision, du regard sur le monde et de sa construction par la peinture. Construction jamais finie et toujours à refaire. Quête essentielle jamais atteinte.* »

*Préface du catalogue.*

« *La question qui m’intéresse le plus est celle du processus. Quand, dans mon atelier, je peins en faisant à peu près n’importe quoi, c’est une part de processus que je fais. Elle pourrait avoir lieu un peu avant ou un peu après. Cela ouvre des possibles dont mon imagination se saisit et à partir desquels elle commence à travailler. Le tableau est ouvert, comme une phrase de Roland Barthes, qui essayait de laisser les mots ouverts à la signifiante. De la même façon mes tableaux restent ouverts et indéfinis, absurdes, virulents, violents, inachevés.* »

*Adrian Schiess, extrait du catalogue de l’exposition.*

# Erik DIETMAN

*Dessins sans regarder*



**Et de l’autre côté, 1995**

Technique mixte sur papier
59 × 75 cm – Galerie Claudine Papillon
© ADAGP, Paris, 2010

Treize ans après l’exposition consacrée au travail de sculpteur de Dietman, *Sculptor Classicus*, le Musée d’Art Moderne rend hommage au travail de dessinateur, d’inventeur de formes spontanées, parfois romantiques et lyriques, souvent morbides, de ce créateur prolifique et généreux disparu en 2002. Né en 1937 en Suède, Dietman s’installe en France en 1959. Il côtoie les mouvements du Nouveau Réalisme (et Daniel Spoerri en particulier) et Fluxus (Ben et Robert Filliou) sans jamais intégrer un groupe, en indépendant forcené (« Deux, c’est déjà une armée » avait-il coutume de dire).

Dès 1962 ses *Objets pensés/Objets pensés* mettent en lumière son travail de détournement verbal, de jeu de correspondances entre une forme et son signe, revisitant avec humour et ironie la tragédie et la fragilité de l’homme. Parallèlement à cette production, Erik Dietman ne cesse de dessiner et d’éditer des lithographies.

Organisée en collaboration avec la Galerie Claudine Papillon (Paris), cette exposition regroupe une quarantaine d’œuvres. De nombreux documents nous ont également été communiqués par la veuve de l’artiste, dont les passionnants « Carnets de croquis » dont nous présentons quelques exemples sous vitrine. Dietman ne cessait en effet de griffonner, annoter, dessiner des pages de carnets, dont la lecture montre l’activité intense du créateur, la recherche permanente de formes, de jeux de mots, d’une relecture du monde – la vie comme champ de création inépuisable et illimité.

Le choix des dessins s’est porté pour beaucoup sur des grands formats réalisés dans les années 1990 – 2000. Ceux-ci accueillent des figures souvent déliquescentes qui se métamorphosent et interagissent avec leur environnement – une femme égorgée qui devient la découpe d’un paysage urbain (*Marseille*), des jambes de femme qui sont aussi le lit d’un torrent (*Näcken*), une gueule qui crache une montagne (ou inversement, *To my chinese master*)… Les plus petits formats sont souvent moins figuratifs, et plus homogènes dans le traitement d’un paysage suggéré par des traces, des taches, des reflets.

« *Le sujet d’un grand dessin ? (soupir) Un petit peu de tout : l’Ange au Sourire de Reims, puis, à côté, la tête de Wölfli, avec ses yeux entourés de noir, et même un autoportrait sur une montagne… mais ce n’est qu’un détail, après tu as tout un paysage, avec un chêne énorme – c’est un arbre que j’ai trouvé en Bretagne […] et que j’ai dessiné pendant toute une matinée – et dans le feuillage de l’arbre tu vois apparaître une gravure rupestre que j’ai trouvée dans un livre allemand sur la Suède, et que j’ai fait tout un voyage pour retrouver… des choses comme ça… c’est difficile à expliquer. Tu sais : si je commence à expliquer mes œuvres, je m’en détache. […] Moi, je trouve que c’est formidable de pouvoir écouter le mystère.* »

*Erik Dietman, « Sans l’art je suis nul, je suis mort, je suis rien… », propos recueillis par Irmeline Lebeer, in Erik Dietman, Sans titre. Pas un mot. Silence !*